N° 365 — 20e Année

CINQ CENTIMES LE NUMERO

Mercredi 30 Décembre 1908

RÉDACTION :
ROUBAIX, rue de la Concorde, 7, près la place du Trichon. — (Téléphone 051)
TOURCOING, rue Verte, 53. (Téléphone 1570)

Siège administratif :
Rue de Béthune, 27, à Lille

PRIX DES ABONNEMENTS :
Roubaix-Tourcoing :
Trois mois : 4 fr. 50 — Un an : 18 fr.
Nord et Départements limitrophes :
Trois mois : 5 francs — Un an : 20 francs

# L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain Quotidien

PRIX DES ANNONCES :
ANNONCES . . . . . 0 fr. 25 la ligne
RÉCLAMES . . . . . 0 fr. 50 —
FAITS DIVERS . . . . 0 fr. 75 —
LOCALES . . . . . 1 fr. —

Les annonces seront reçues aux bureaux du Journal ; à Paris, dans nos bureaux 30, rue Taitbout.

TÉLÉPHONE
A ROUBAIX : N° 051 | A TOURCOING : N° 1570
A LILLE : N° 97

# Les tremblements de terre en Calabre et en Sicile : Soixante-quinze mille morts

## INCENDIE DU LYCÉE DE GARÇONS DE VALENCIENNES

*OPINIONS*

## LES MÉCONTENTS

Jadis, les grenouilles demandaient un roi, dit un personnage de la comédie jouée aux Variétés. Aujourd'hui, les rois recherchent les grenouilles. Ce personnage ne dit que la moitié de la vérité. Rois, princes, grands et petits ducs, sont friands de grenouilles, sous la République comme sous l'Empire, et les grenouilles, voire même les crapauds réclament un roi. Leur désir s'affirme violemment depuis quelque temps dans les rues de Paris. C'est un symptôme de mécontentement parmi les habitants des marais. La République déplaît à ces bêtes-là. Il leur faut un roi qui se remue. Chose grave, sa Majesté Gamelle se prépare à monter à cheval et le pape étudie les dispositions d'un nouveau Concordat plus favorable à son église que celui de 1801.

Il paraîtrait que les petites dames, figurant dans les revues, vont faire leur manifestation un de ces jours. Elles estiment qu'un régime monarchique leur procurerait une clientèle plus abondante.

Le garçon de café, agresseur du président de la République, a traduit à sa manière les sentiments de la grenouille antirépublicaine. Cet état d'âme s'accuse encore dans cette lettre adressée à un journal du parti des blancs et des jaunes :

« Monsieur le Directeur,

« Je vous prie de porter à la connaissance de vos estimés lecteurs que mes honorables collègues sont las du sale régime à nous tous imposé. La police de M. Lépine nous traque de manière indigne. On ne peut plus, dans le monde des estands, pratiquer son métier avec l'indépendance nécessaire au libre exercice des droits de l'homme et des droits de la femme.

Un instant, alors que le brave général Boulanger provoquait les enthousiasmes populaires, nous avons espéré voir à l'Elysée un chef conforme à notre idéal. Les persécutions des républicains l'ont réduit au suicide. Il y a dix ans, un autre officier de vos amis, nous faisait concevoir de nouvelles espérances. Avec vous, avec tous les antisémites, avec le clergé et tout ce qu'il y a de considérable, soit dans votre faubourg, soit dans le nôtre, nous l'avons énergiquement acclamé, heureux et fiers d'être en cette circonstance en communauté d'idées avec un descendant de nos rois.

Or, par le fait de ces canailles de républicains, le comte Esthérazy, un camarade, un vrai confrère, de si grande allure, s'est vu contraint de fuir à l'étranger. Nous voulons espérer qu'il a trouvé dans la maison de son Altesse, exilée comme lui, une situation en rapport avec ses mérites.

« Ceci pour vous dire que vous pouvez toujours faire fonds sur notre concours. Nos gueules et nos surins restent à votre disposition, et aussi nos compagnes. Elles n'ont pas encore osé nous suivre dans les manifestations nationales craintes de se compromettre. Et puis, le grand jour les intimide tant, elles sont habituées à travailler de nuit.

« S'il nous est permis d'exprimer un désir, nous vous demandons en retour de nos services, d'intervenir auprès de Sa Majesté, après le triomphe, afin qu'elle nous accorde quelques témoignages d'intérêt sous forme de brevets de pension distribués aux plus zélés des aminches.

« Sentiments très distingués.

Philidor ROUFLAQUETTE,
Protecteur de Casque d'Or ».

Le costaud Rouflaquette ne se trouve pas déplacé, certes, dans la phalange de ce : Vive le Roi ! mélange funambulesque de fripons, de faussaires, de meurtriers, de gens dépourvus de toute fierté, comme de sens moral. Il faut vraiment, à ces champions du roi, une dose de cynisme peu commune pour dénigrer le régime que la France s'est librement donné après la débâcle de l'Empire et la défaite des cléricaux du 16 mai.

Oui, des fautes ont été commises. On peut justement reprocher aux hommes qui se sont succédé au Pouvoir depuis quelques années, de n'avoir pas répondu à toutes les espérances que le peuple était en droit de fonder sur nous.

Le contrôle exercé sur l'emploi des fonds publics n'a pas toujours été suffisant. Il y a eu des négligences, des défaillances. Mais appartient-il à des royalistes, à des bonapartistes, de nous adresser des reproches ?

Au lendemain de nos désastres, alors que la France se débattait en de telles difficultés que partout on la considérait comme à jamais ruinée, les descendants de ce pauvre homme qu'était Gaston d'Orléans, tendirent leur sébille à l'assemblée des hobereaux royalistes, et ceux-ci leur firent l'aumône d'une petite somme de 40 millions. Ces mêmes royalistes, ces parangons de patriotisme, n'épargnèrent aucun effort pour nous engager dans une guerre avec l'Italie, afin de restaurer le royaume du pape.

Des bonapartistes, inutile d'en parler. Ils ont été flétris par ces mêmes royalistes de l'assemblée de Versailles, en termes tels qu'il faut laisser ces gens-là sous le poids de leurs hontes.

Royalistes et bonapartistes, se sont mêlés dans les dernières aventures, associés avec la Congrégation dans le mensonge, dans le faux, dans les tentatives d'assassinats, s'attachant à provoquer la guerre civile par les plus infâmes procédés.

A un académicien sans courage, pauvre homme qui ne sut pas défendre son foyer contre le ridicule, on attribue un propos monstrueux. Après le règlement pacifique des affaires de Casablanca, il aurait dit, même écrit, paraît-il, qu'il était vraiment regrettable que la guerre ne fût pas sortie de cette aventure, parce qu'elle nous aurait ramené le royauté.

Ce même fantoche, au cours de l'affaire Dreyfus, affirmait que nous étions vendus à l'étranger.

Et c'est ça qui nous accuse de conduire la France à sa ruine. C'est ça qui a la prétention de remettre les destinées de la patrie aux mains d'un monsieur soi-disant prétendant au trône de France, parce que descendant du fameux régent et d'une femme allemande !

C'est d'un grotesque inouï.

DELPECH,
Sénateur de l'Ariège.

## LE LYCÉE DE GARÇONS DE VALENCIENNES

*Nous publions d'autre part le récit de l'incendie qui a consumé mardi matin le Lycée de garçons de Valenciennes. Notre cliché représente de l'immeuble sinistré la façade comprise entre l'Eglise Saint-Nicolas et l'Académie qui furent aussi menacées par le feu.*

*POLITIQUE ETRANGERE*

## LES BALKANS
### et la situation européenne

*La situation des Balkans se prolonge dans l'incertitude et dans le trouble et l'état des affaires européennes ne s'améliore pas. On peut remarquer cependant que les assurances de paix que le discours du trône au Parlement d'Angleterre a enveloppées dans la phraséologie traditionnelle des diplomates.*

*« Certains événements se sont produits récemment, dit le roi Edouard, qui sont de nature à troubler les prévisions du traité de Berlin dans la péninsule des Balkans, mais il y a des raisons d'espérer que des avis sages et conciliants prévaudront et qu'on arrivera à un accord amiable avec le consentement des puissances qui ont signé ce traité. Les officieux qui trouvent dans ces expressions des motifs de confiance solide sont d'un tempérament qui se contente de peu. Quand on y réfléchit avec indépendance d'esprit et avec un sens critique qui n'est pas trop émoussé par l'officialité, on s'aperçoit que ces mots : « mais il y a des raisons d'espérer... » sont de nature plutôt à ôter l'espoir qu'à le donner.*

*La presse du monde entier parle beaucoup de l'esprit public, de la force de l'esprit public qui veut la paix et qui saura l'imposer, mais on sait combien facilement cette puissance morale de l'opinion est à tout moment mise en défaut et cruellement bafouée par les pouvoirs positifs qui disposent souverainement des ressources formidables de la guerre et qui peuvent déchaîner le choc des armées.*

*L'homme d'Etat russe, M. Iwolsky, vient d'adresser à tous les représentants de la Russie à l'étranger une note-circulaire qui excite en Autriche-Hongrie le plus vif mécontentement. Le gouvernement de l'empereur François-Joseph n'admet pas que les puissances puissent être amenées à voter dans une conférence sur le sort de la Bosnie-Herzégovine.*

*L'Autriche-Hongrie a prononcé l'annexion pure et simple de ces pays, sur lesquels le traité de Berlin lui avait donné un droit de protectorat. Le gouvernement de Vienne, en acceptant maintenant un vote des puissances sur cette question de principes, paraîtrait mettre en doute la légitimité de l'initiative impériale et abandonner une part de souveraineté même.*

*L'affaire ne se passe pas seulement entre la Turquie et l'Autriche-Hongrie. L'Autriche accorderait en vain à la Turquie une compensation d'argent, ce que d'ailleurs elle ne consent pas jusqu'à présent ; ou bien la Turquie se contenterait difficilement d'une modification dans le régime des capitulations et d'autres concessions politiques ou morales de l'Autriche à son profit ; ces deux puissances n'auraient pas encore résolu la question par leur accord réciproque et isolé. Il resterait toujours l'Europe elle-même, les grandes puissances signataires du traité de Berlin, qui soutiennent, avec une certaine raison, semble-t-il, qu'il n'est permis à personne de modifier ce traité sans leur consentement. Mais ce traité lui-même, quel est-il ? Une œuvre arbitraire, consécration des triomphes de la force, oppression et tyrannie pour des peuples mutilés, morcelés, divisés suivant l'intérêt égoïste des plus forts.*

*L'Autriche elle-même est à chercher des compensations injustes du côté de l'Orient, pour les pertes qu'elle a éprouvées du côté de l'Occident. L'Europe est livrée depuis les temps anciens et toujours aux puissances de proie, aux rapines et aux déprédations. Si, dans un tel état de choses, on veut mettre de l'ordre, c'est la guerre ; si on ne veut pas y mettre de l'ordre, c'est encore la guerre ; et, quoi que l'on fasse, tandis que les peuples ne demandent qu'à travailler pour gagner leur vie et le pain de leurs enfants, de tous les côtés se montrent des éventualités de guerre que l'on n'évite que par hasard et que l'on n'évitera pas toujours.*

*L'Angleterre et l'Allemagne sont, l'une vis-à-vis de l'autre, dans une position de méfiance et d'hostilité, à laquelle on n'aperçoit pas de remède. Le jour où elles viendront à se menacer, elles entraîneront tout avec elles dans la guerre. Et ce jour-là peut venir plus tôt qu'on ne pense et sans que personne soit capable de l'empêcher.*

*Hector DEPASSE,*
Député de la Seine.

## ECHOS

**Les Bohémiens**

Au Moyen-Age, on les voyait expulsés de Hongrie et de Bohême, à l'occasion du concile de Constance et des persécutions antihussites.

D'après le savant allemand Greilmann, ils seraient originaires de l'Hindoustan et l'une des bases les plus sérieuses de cette hypothèse est l'analogie très frappante entre leur langue et certains dialectes hindous.

« » Mémorial des Pyrénées » de 1833 rappelle un vieux dicton des pays basques suivant lequel abattre l'un des leurs d'un coup de fusil est aussi légitime que de tuer un loup ou un renard.

Greilmann rapporte également qu'au XVIe siècle, au cours d'une partie de chasse donnée dans une principauté allemande, on massacra comme bêtes fauves une jeune bohémienne et l'enfant qu'elle allaitait.

De nos jours il existe de « bons » chrétiens qui verraient volontiers des mêmes procédés à l'égard des juifs !

**Un vagabond politicien**

Un de nos plus spirituels commissaires de police aime à conter l'anecdote que voici :

Un vagabond fut ramassé, de nuit, aux Champs-Elysées, par une ronde de police. C'était au moment d'une crise ministérielle.

On le conduisit chez le commissaire.

Celui-ci l'interrogea :

— « Que faisiez-vous à une heure du matin, étendu sur le banc d'une promenade publique ?

— « Mon magistrat, j'attendais la formation du ministère ».

**A l'Américaine**

La jeune fille dans la société américaine vit avec une pleine indépendance. Même lorsqu'elle est encore sur les bancs du collège, elle fréquente un club et le club lui tient lieu de famille.

Parmi les divertissements le plus en honneur dans ces universités féminines de New-York, de Boston et de Washington, il faut citer les « symphonies siffiées », où parfois, près de trois cents exécutantes avec chacune une partition sous les yeux, manifestent ainsi leur culte de Wagner ou de Beethoven.

La jeune Américaine siffle en toute occasion : à bicyclette, pour avertir un cocher qu'il ait à lui livrer passage ; à l'hôtel, pour appeler les domestiques.

L'autre jour, à la sortie d'une fête donnée par la haute Société américaine de Paris dans un grand hôtel, ne vit-on pas une ravissante jeune fille en toilette de bal insinuer délicatement deux doigts dans sa bouche et lâcher un coup de sifflet strident, impérieux appel à son chauffeur qui sommeillait sur les coussins de sa limousine !...

**Pensées**

*Sois personnel mais veille à garder la rectitude de ton jugement, sinon... la roche Tarpéienne est très près du Capitole.*

X.

*Il est un type plus méprisable encore que le flatteur ; C'est l'imbécile qui l'écoute.*

X.

*C'est un second crime de tenir un serment criminel.*

## Revue de la Presse

### Fonctionnaires

Au sujet du congrès des syndicats de fonctionnaires, la **Petite République** dit :

Ces braves gens ont incontestablement droit à des garanties et leurs actions collectives que celles-ci seront efficaces qu'à la condition d'avoir pour corollaire la faculté de s'associer officiellement.

Association ? Syndicat ? Pour nous, les deux mots se valent. Et ce n'est pas ici, bien au contraire, qu'on protestera parce que les groupements de fonctionnaires veulent conserver des points de contact avec le prolétariat industriel.

Seul le droit de grève doit être laissé hors du débat. Les fonctionnaires sont au service de la collectivité et il paraît inadmissible qu'ils puissent, en quelque mesure que ce soit, interrompre ou gêner la vie sociale. En échange de cette sujétion, ils bénéficient d'un certain nombre d'avantages dont les principaux s'appellent l'assurance de ne jamais chômer et la certitude de toucher une retraite.

### A double tranchant

M. Desachy, dans le **Siècle**, commente le dernier paragraphe de l'article 2 du projet de loi substituant dans certains cas la responsabilité de l'Etat à celle des instituteurs :

Qui nous répond de l'avenir ? Que nous ayons à subir encore un régime de réaction, et voyez quel parti terrible le gouvernement aura au pouvoir livrés des termes mêmes de cette loi que la République a mis jadis promulguer. Il le retournera contre le personnel républicain de l'enseignement et les instituteurs en constituant alors seulement tout le pays, livrés qu'ils seront à l'arbitraire de leurs supérieurs.

Si l'état instituteur, j'aimerais mieux être justiciable des tribunaux que de mes chefs hiérarchiques. Sans doute, les tribunaux obéissent quelquefois à la politique, mais les chefs hiérarchiques lui obéissent toujours. Or, l'expérience prouve qu'il vaut mieux une justice, même boiteuse, que l'arbitraire administratif, surtout lorsque cet arbitraire doit être livré totalement lui-même aux fluctuations de la politique.

### Les droits de la presse

A propos de l'apposition des scellés aux bureaux du « Jaune », M. E. Judet s'exprime ainsi dans l'**Eclair** :

Il n'y a plus de garantie pour n'importe quel organe coupable de déplaire au gouvernement. Par cet expédient et ses conséquences directes, la liberté de la presse, proclamée en principe, inscrite dans la loi, est supprimée de fait.

Il est nécessaire que la maladresse de M. Hanard, s'il a méritait d'office le « Jaune » pût désavouée au que l'ordre dont il était l'exécuteur soit condamné solennellement. Dans ce conflit, les personnes et les opinions n'ont rien à voir : le cas présent dépasse de beaucoup, dans l'intérêt général. C'est l'honneur pour notre cause frère d'être frappé et de résister : car si cause est de celles que personne ne saurait abandonner sans faiblesse, ou sans complicité avec des pratiques inexcusables.

M. L. Desmoulins dit, de son côté, dans le **Gaulois** :

S'il est permis à un juge d'apposer des scellés partout où bon lui semble, sans cause légitime en apparence et sans prétexte avouable, il n'y a de sécurité pour personne dans notre République.

Un magistrat peut au seul gré de sa fantaisie ruiner un commerçant en fermant son magasin, un fabricant en emmurant son usine.

M. Gregori était rédacteur du **Gaulois** lorsque sang nous avons consulté ni même prévenu, il condamnait M. Alfred Dreyfus au Panthéon; on n'a cependant pas mis le **Gaulois** sous scellés.

Poursuivi se montre-t-on plus sévère à l'égard d'un journal qui n'a aucune relation avec le parquet de café Maltais ?

### Effrayante mentalité

De la **Lanterne** :

Savez-vous ce que la cour de Dijon a relevé contre l'instituteur Morizot ? Il aurait tenu des propos « capables de porter atteinte aux convictions religieuses des enfants et de produire,

---

Feuilleton du 30 Décembre 1908 N° 52

## CONSCIENCE !

### Par Hector MALOT

« Pour ne pas vous compromettre et « redevenir mieux moi-même, je reprends « mon nom de famille, — nom « déshonoré, mais que « porterai sans « honte. Je vivrai obscurément, absorbée par le travail et m'appliquant à « oublier jusqu'à votre existence : faites de « même. Vous trouverez peut-être que je « suis dure, si vous songez au passé ; ce « pendant ce n'est pas une désertion égoïste « que ce départ ; je ne vous suis plus bonne « à rien, et le repos dont vous avez besoin « vous fuirait désormais près de moi. Au « contraire, cherchez l'oubli comme je vais « le chercher moi-même. Si vous parvenez à « effacer de votre vie le temps pendant lequel je fut traversée, vous arriverez peut-être à éloigner le reste et à reconquérir un « peu du calme d'autrefois. Je ne peux plus « me rappeler que je vous ai aimé, car ma « situation à cela de particulier que je ne « garde même pas le refuge du souvenir ; à « mon âge, il faut que le reste sans passé « compte avoir ; ce qui fait la consolation « des malheureux me manque avec tout. Je « ne puis pas sortir de mon accablement « pour essayer de retrouver une heure où la « vie se soit montrée douce pour moi ; ces « heures-là, au contraire, me font frémir et « me les reproche comme un crime. Ainsi, « de quelque côté que je me retourne, je ne « trouve que la douleur et les regrets poignants ; tout est flétri, déshonoré pour « moi. »

Il avait lu cette lettre écrite d'un trait, d'une seule poussée, debout au milieu de son cabinet ; arrivé à la fin, vaguement il regarda autour de lui ; son fauteuil était un peu écarté de son bureau ; il se laissa tomber dessus et resta là, abattu, gardant la lettre dans sa main crispée :

— Seul !

⁂

C'était une après-midi d'octobre, sombre et brouillée ; dans la rue des Saints-Pères, le long des murs qui cachent l'hôpital de la Charité, des coupés étaient rangés, attendant et leur file se prolongeait jusque sur le boulevard Saint-Germain. Les cochers, descendus de leur siège, causaient en gens qui sont habitués à se rencontrer. Du perche à colonnes prétentieuses et lourdes qui fait le coin de la rue et du boulevard, vers quatre heures et demie, dans l'obscurité qui commençait, on vit sortir des hommes à la tournure grave et aux vêtements sombres, — les membres de l'Académie de médecine, — qui, la séance du mardi levée, regagnaient leurs voitures : les uns, ceux-là étaient seuls, vivement, pour partir grand train ; les autres, ceux-là étaient accompagnés, avec d'habiles lenteurs, s'arrêtant pour aborder aimablement un journaliste et lui recommander leur communication de ce jour, ou bien continuant avec un confrère non académicien l'entretien commencé dans la salle des pas-perdus ; c'était la Bourse aux consultations qui s'achevait, l'originalité la plus amusante de ce lieu pour ceux qui savent regarder ou sont au courant des petites intrigues électorales qu'on joue là. Tous les membres de l'Académie n'ont pas, en effet, une longue liste de malades chez qui courir ; mais tous ont une voix à donner, et ce sont ceux-là que les candidats entourent, en tâchant de les gagner... On a déjà une riche clientèle, mais on n'est pas encore de l'Académie ; on manœuvre donc pour y arriver : avec le chirurgien, on arrange, aux frais des clients qui ont la foi, une consultation pour aller voir un panaris superficiel ; avec le médecin, on arrange une pour visiter une migraineuse. On espère que, le jour du vote venu, l'académicien ne refusera pas sa voix à un confrère qui, par des consultations de cette importance, vous fait gagner mille ou quinze cents francs par an, vous envoie du gibier de sa chasse, sa loge à l'Opéra, son coupon des Français ; et qu'en galant homme qu'il est, il aura la reconnaissance de l'estomac ou du portemonnaie.

Un des académiciens qui parut le dernier au haut des marches, était un homme de grande taille, mais voûté, au visage crêpu et blême, qu'éclairaient deux yeux bleus pâle d'une expression étrange, dure et désolée à la fois ; il s'avançait seul, et à sa démarche lourde, à son pas traînant, on pouvait se demander s'il avait soixante ans, tandis que, par d'autres côtés il gardait encore une certaine jeunesse, — Saniel, vieillit de vingt ans.

Sans que personne échangeât un signe de tête ou un serrement de main avec lui, il descendit sur le trottoir, et le remontant, il vint jusqu'au boulevard où il ouvrit la portière d'un coupé dont l'intérieur montrait l'installation complète d'une bibliothèque ambulante : tablette pour écrire, avec papier, encrier et lampe poches, souffliets tous pleins de livres et de brochures.

Au moment où il allait monter, une voix l'arrêta :

— Cher maître !

Il se retourna ; c'était un de ses anciens internes, médecin depuis peu dans la banlieue, du côté de Gentilly, qui accourait.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Saniel.

— Je voudrais vous prier de venir m'assister dans un cas d'éclampsie très curieux, où votre intervention peut être décisive.

— Où ?

— A la Maison-Blanche, une pauvre femme... Quel jour pourrez-vous me donner ?

— Il y a urgence ?

— Oui.

— Tout de suite alors; montez avec moi, après avoir donné des explications à mon cocher.

Mais à ce moment, un homme à cheveux blancs, vêtu de velours marron, coiffé d'un feutre cabossé et chaussé de sabots, vint vers eux accompagné de deux jeunes gens avec lesquels il discourait à haute voix en gesticulant : sur leur passage on se retournait pour les regarder, tant était originale, au milieu des gens corrects qui à ce moment passaient par là, la tenue du vieux Brigard, resté des pieds à la tête l'homme d'autrefois.

Il vint à Saniel les deux mains tendues, et Saniel, chapeau bas, l'accueillit avec toutes les marques du respect.

— Enchanté de vous rencontrer, dit Brigard, car j'ai été hier à votre consultation sans vous voir.

— Comment ne m'avez-vous pas prévenu par un mot ? Si vous avez besoin de moi, je suis tout à vous.

— Merci, je n'ai pas, par bonheur, besoin de vos conseils, ni pour moi, vous le voyez, ni pour les miens : c'était simplement vous voir que je voulais. Arrivé chez vous avant l'heure, j'ai attendu dans votre salon, puis sont entrées derrière moi plusieurs personnes : une jeune femme qui paraissait cruellement souffrir ; une vieille dame qui donnait tous les signes de l'anxiété, enfin un homme agité de mouvements désordonnés qui ne pouvait rester en place. Et moi, les regardant, je me disais que, n'avant qu'une visite amicale à vous faire, j'allais prolonger l'attente de ces malheureux qui comptaient les minutes ; alors je suis parti.

— Puis-je vous demander ce qui me valait l'honneur de cette visite ?

Les deux jeunes gens qui accompagnaient Brigard et l'ancien interne de Saniel s'étaient discrètement éloignés de quelques pas.

— Le désir de vous présenter mes félicitations. Quand j'ai appris votre candidature à l'Académie de médecine, je me suis dit : « En voilà un qui n'a aucune chance ; il a l'originalité, l'ami Saniel, la force, il a réussi brillamment, et ces qualités-là ne sont pas précisément les académiques. » Je me trompais : vous avez enfoncé les portes, ce qui est la seule manière d'entrer dans ces endroits que je comprends ; c'est pour cela que je vous félicite. Et puis j'ai eu des torts envers vous autrefois...

— Des torts, vous ?

— Je vous ai accusé de vous croire plus fort que la vie : vous l'étiez en effet ; mes compliments ! C'est un spectacle réconfortant pour moi de vous suivre.

Après avoir chaleureusement serré les mains de Saniel, il s'éloigna accompagné de ses deux disciples, en prêchant.

Le jeune médecin s'était rapproché de Saniel :

— Voilà un original, dit-il.

— Un homme heureux !

DEUXIÈME PARTIE

## JUSTICE

I

Assis dans un bon fauteuil placé entre la fenêtre et le poêle du vestibule, les bas de cuisses, un numéro du « Petit Journal » aux mains, le valet de chambre du docteur Saniel attendait l'arrivée des clients qui venaient à la consultation du matin.

Quand le timbre sonnait, il se levait tranquillement, posait son journal sur une table et allait ouvrir la porte plus ou moins vite, selon que le bruit des pas sur le pavé lui avait appris qui se présentait : un client ordinaire du docteur ; un des siens, à lui, ou bien un nouveau venu ; et il était rare qu'il se trompât, une longue habitude ayant fait l'éducation de son oreille. Pour les clients de son maître, il procédait avec une lenteur digne et une courtoisie inclinaison de tête : mais un mot il leur ouvrait la porte du grand salon. Pour les nouveaux venus, la lenteur était telle qu'elle semblait avoir pour but de les exaspérer. Au contraire, pour ses clients à lui, c'est-à-dire pour ceux qu'il protégeait moyennant une juste rémunération, il affectait l'empressement et la bonne grâce : vivement la porte d'entrée était ouverte, et c'était avec son meilleur sourire qu'il inclinait respectueusement.

— Beaucoup de monde aujourd'hui ?

Le sourire s'allongeait en prenant une expression de sympathie attristée :

— Le salon est plein ; des nouveaux venus qui exigeront un long examen.

— Je n'ai qu'un mot à dire.

— C'est impossible aujourd'hui ; M. le docteur s'est fâché la dernière fois que j'ai fait passer madame avant son tour.

A la fin cependant, il se laissait attendrir.

Certainement, une personne comme madame ne doit attendre nulle part.

Et si, dans sa main qu'il tenait discrètement recourbée en l'avançant à demi, madame glissait une pièce de cinq francs, il ouvrait la porte de la salle à manger : et c'était un salon, celle de la bibliothèque.

Le timbre résonne ; mais, dès avant qu'il